

les minces silhouettes se détachaient sur le ciel rose.

—Rien de nouveau, brigadier ?

—Rien, mon lieutenant.

L'officier allumait alors une cigarette, revenait vers le gros de son peloton, un refrain aux lèvres, joyeux de vivre, de se sentir alerte et fort. Cependant le soleil montait, et il allait falloir songer au retour.

L'avant-garde arrivait en ce moment à une crête de sable, qui barrait l'horizon de sa longue ligne onduleuse.

“Mahmadou ! dit l'officier à l'un des spahis qui étaient derrière lui, va-t-en dire au maréchal des logis qu'il ne dépasse pas cette crête : nous allons le rejoindre.”

Le soldat rassemblait déjà ses rênes pour partir, quand il se haussa tout à coup sur ses étriers, une main en abat-jour sur les yeux.

“Pas besoin d'aller là-bas, mon lieutenant : y en a un qui vient.” On commençait en effet à distinguer un des cavaliers de l'avant-garde, qui lancé à toute allure, revenait vers le peloton. Un peu inquiet, Senneterre partit à sa rencontre.

“Les Touaregs ! cria le spahi, dès qu'il fut à portée de voix.

—Nombreux ?

—Plus de trois cents ! Derrière ça...”

Du geste, le soldat désignait la crête qui barrait l'horizon. Immédiatement, des coups de feu crépitèrent, de petits claquements secs que la distance rendaient pareils à des détonations de pistolets d'enfant. L'officier comprit que son avant-garde était engagée, probablement malgré elle, et que, pour l'instant, il n'y avait pas à réfléchir. Il se retourna vers le peloton en agitant son képi : “Au galop !”

Il retint un instant Sélim, qui piaffait. Puis s'étant assuré que son sabre jouait bien dans le fourreau, il rendit la main.

Là-bas, la fusillade crépitait de plus belle. Les spahis de l'avant-garde avaient mis pied à terre et, couchés en avant de leurs chevaux, tiraient sans discontinuer.

“Halte !” commanda Senneterre, au moment où le peloton arrivait à cinquante mètres de la crête.

Puis, seul, il continua à s'avancer vers le groupe des tirailleurs. D'un coup d'œil, il vit la situation. De

l'autre côté de la crête, le terrain s'élevait, bossué et raviné, en pente insensible. Sur cette pente, à moins de cinq cents mètres, un fort parti de Touaregs galopait et tourbillonnait. D'autres, à droite, beaucoup plus près, abrités dans un ravin, dirigeaient sur la petite troupe un feu nourri, heureusement plus bruyant que dangereux. A peu de distance en avant du ravin, on voyait les corps de deux spahis, avec leurs chevaux, étendus sur le sable.

“Ils étaient tous cachés là-bas tout à l'heure, expliqua Bressut. En arrivant ici, j'ai eu l'idée d'y envoyer deux hommes en reconnaissance ; ils les ont laissés approcher, et les ont tirés à bout portant.”

Très calme, l'officier écoutait et regardait. Le maréchal des logis n'avait pas fini de parler que sa décision était prise.

“Nous allons leur faire payer cela, Bressut. Faites reculer de quelques pas vos chevaux, qui sont trop en vue, et ouvrez un peu plus les intervalles entre vos tirailleurs..... Bien maintenant écoutez-moi ! Je vais vous faire renforcer par une douzaine d'hommes, et vous allez faire un feu d'enfer. Pendant ce temps, avec le reste du peloton, je vais filer par là, derrière la crête, et leur tomber sur le dos. C'est compris ?

—Compris, mon lieutenant.

Mais ce mouvement ne devait jamais s'exécuter. A peine, en effet, était-il commencé que les trois spahis de la patrouille de gauche accouraient à bride abattue, avec de grands gestes.

“Mon lieutenant ! mon lieutenant ! ils arrivent, là-bas, à gauche !

—Qui ? demanda Senneterre, les sourcils froncés.

—Les Touaregs ! Toute une harka ! Tenez, on commence à les voir.”

C'était vrai. Au lointain, un nuage de poussière dans lequel on distinguait confusément des flottements de burnous, des formes de chevaux et de méharis, s'avancait rapidement eux.

“Avant vingt minutes, ils seront ici, pensa l'officier. Deux tribus sur les bras, c'est trop, décidément. Il s'agit de sortir de là, et de regagner Timmimoun au plus vite... C'est égal, c'est vexant !”

Mais la harka avec laquelle les spa-

his étaient aux prises avait vu, elle aussi, le renfort qui lui arrivait. Son feu avait cessé, et elle commençait à se rapprocher, menaçante.

“Allons à cheval, garçons ! dit Senneterre avec un soupir. Et au galop, derrière moi !”

Timmimoun n'était qu'à une dizaine de kilomètres. La retraite commença, calme d'abord, mais bientôt accélérée par le feu des Touaregs qui avaient garni la crête à leur tour, et qui tiraient avec rage. Trois spahis tombèrent qu'il ne fallut pas songer à secourir, et dont on dut abandonner les corps aux “coupeurs de têtes”.

“Allongez !” commanda l'officier.

Les gens de la crête, désormais distancés, n'étaient plus à craindre. Le danger venait maintenant de la seconde harka, qui avait changé tout à coup de direction, et cherchait manifestement à couper la retraite aux spahis. Mais Senneterre, dont le coup d'œil était rarement en défaut, n'était point trop inquiet.

“Naus avons bien six ou huit cents mètres d'avance sur eux, songeait-il. Nous allons leur filer devant le nez comme une lettre à la poste.”

Et, comme il lui semblait que le galop de Sélim se ralentissait, il donna légèrement de l'éperon. Mais, au lieu d'augmenter son allure, le cheval la diminua encore. Puis il eut un brusque fléchissement de l'arrière-main, et son galop se désunit. L'officier voulut lui caresser la croupe, par un geste dont il avait l'habitude, il retira sa main pleine de sang. Et avant qu'il eût pu réfléchir à ce qui arrivait, son pauvre Sélim s'abattait comme une masse, lui prenant la jambe droite sous la selle. Le peloton s'était arrêté net. Le maréchal des logis et deux spahis avaient sauté à terre et cherchaient à relever leur chef. Mais, au premier effort qu'ils firent, celui-ci poussa un cri de douleur :

“J'ai la jambe cassée !...”

Le sous-officier et les deux hommes se regardèrent, puis leurs yeux involontairement se portèrent sur le nuage de poussière qui, là-bas, avançait toujours. Le lieutenant vit la direction de leurs regards.

“Laissez-moi, mes amis, dit-il. Vous n'avez pas de temps à perdre.” Bressut bondit.